

Quelle place l'image et le cinéma peuvent-ils occuper dans la pédagogie? La ministre de l'éducation jurassienne Elisabeth Baume-Schneider a mis le doigt sur les ouvertures et les limites du système actuel, le 24 avril à Nyon. Elle s'exprimait lors de la journée de formation «Films et éducation», mise sur pied par la Fondation éducation et développement, Films pour un seul monde, l'unité médias de la CIIP et le festival Visions du réel.



# Education à l'image: dépasser le stade du bricolage

Elisabeth Baume-Schneider l'avoue: ce n'est pas durant son parcours scolaire obligatoire que son intérêt pour le cinéma a été éveillé. Elle y a pris goût lors des étapes suivantes de sa formation. Pourtant, la cheffe du département de l'éducation du canton du Jura en est persuadée: rien de tel que d'emmener des enfants et des adolescents au cinéma pour partager des émotions. Aujourd'hui, elle salue la programmation des petites salles des Franches-Montagnes (aux Breuleux, au Noirmont et à Tramelan). La socialiste y trouve son content d'émotions quand son agenda le permet. Bon public, la ministre? Assurément! Et cinéphile avec ça: elle a vu deux fois «Home» et approuve Cocteau quand il lance que «le cinéma est l'écriture moderne dont l'encre est la lumière».

A l'ère du «tout image», l'acte pédagogique ne doit pas participer du gavage général, estime cependant Elisabeth Baume-Schneider. L'image doit être introduite à l'école «comme une mise en bouche, pour exercer les papilles des élèves à déguster, décoder, traduire, critiquer, décrypter». Pour autant, reconnaît-elle, le bagage des enseignants est insuffisant. Font exception quelques

autodidactes passionnés, qui comblent une lacune: «Dans le Jura, nous avons des gens qui maîtrisent en général les technologies, mais qui ne sont pas spécialisés dans la lecture des images.»

Au plan romand, la ministre reconnaît qu'il conviendrait d'étoffer la formation de base, de favoriser les projets d'établissement transversaux. Elle souligne aussi qu'un enseignant ne peut pas tout savoir et tout faire, en autarcie. En matière d'éducation aux images, il se justifierait ponctuellement de recourir à des intervenants extérieurs, plus compétents. «Le spécialiste mettra en visibilité le travail du professeur et vice versa. Les vraies ressources de chacun seront utilisées.»

Y a-t-il véritablement une volonté politique à défendre l'éducation aux images? Dans le public, des intervenants ont regretté que les TIC aient tendance à occuper l'essentiel des budgets et des énergies. Le bricolage reste la règle alors que tous s'accordent à regretter le manque de recul des jeunes par rapport aux images. Au surplus, le rapport aux images ne devrait pas non plus passer systématiquement par l'informatique. Pour Elisabeth Baume-Schneider, l'ordinateur est un instru-

ment au service de l'égalité des chances. L'équipement en chariots multimédias représente un investissement prometteur. Ensuite, il appartient aux enseignants de réinscrire l'image dans sa dimension pédagogique et culturelle, «d'ouvrir le regard sans militantisme», par exemple en équipe. Et ce, même si les grilles horaires sont étriquées et pas extensibles...

Dans son canton du Jura, la ministre soutient avec conviction le projet scolaire du Festival de l'Ultracourt ([www.ultracourt.ch](http://www.ultracourt.ch)). En réalisant des films de moins de deux minutes, dans le cadre de différentes disciplines, les élèves de 6 à 16 ans apprennent à valoriser d'autres compétences que le calcul et l'orthographe: motricité, activités manuelles, écriture de scénario, séquençage des tâches, négociation, capacité à collaborer... C'est aussi une leçon d'humilité et d'ouverture en regard du temps investi. C'est surtout une prise de pouvoir positive sur les images. Alors que la nécessité de l'éducation à l'image revient plus volontiers à l'esprit des politiques lorsqu'il s'agit de protéger les enfants du téléphone mobile, d'Internet, de la télévision et de la publicité sous toutes ses formes. \*